

4^e ÉCHAPPÉE
PRINTEMPS 2008 - 2 €

Trimestriel édité par
«l'Astrolabe
du Logotope»



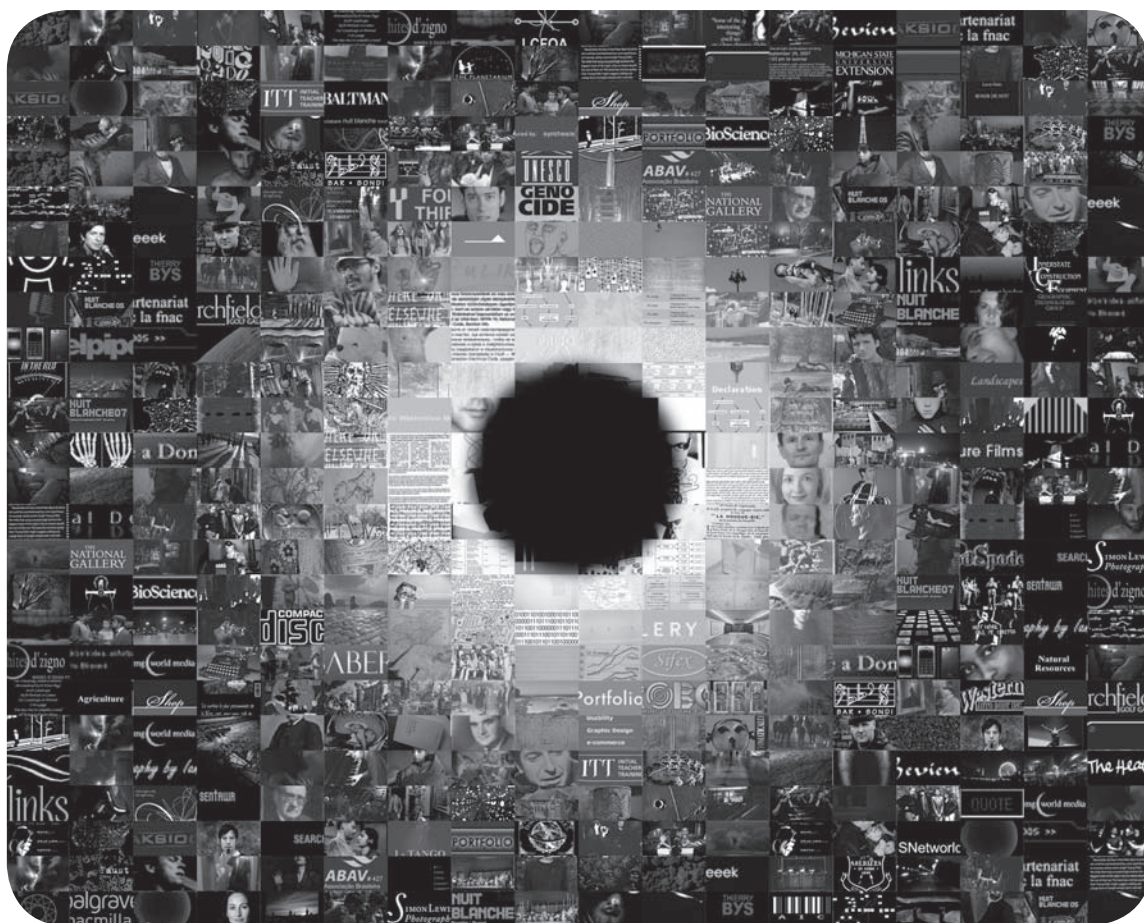
d'après L'ÉGARE.

ET ICI, C'EST COMMENT ?

Vous avez 210 abonnés ? C'est bien pour un début ! Vous en voudriez plus ? Mais alors il faut vous faire connaître, vous montrer, trouver de l'argent... Offrez des cadeaux, ouvrez un site sur internet, faites des concerts de soutien, demandez des subventions, mettez de la pub, allez à la télé, faites un... qu'est-ce que vous dites ? Vous préférez avoir des coups de mains ? Par des gens ! Mais ça va intéresser qui votre histoire, là ? Des bénévoles, en plus ! Vous plaisantez !... Non ? Vous voulez que ce soit les lecteurs qui vous fasse connaître ailleurs ? Ouais. Vous voulez rien faire, quoi ! Vous n'aimez pas travailler, vous, ça s'voit. Oh ben si, ça a quelque chose à voir ! Euh... non, je ne connais pas Miguel Benasayag. Il faut que je lise ça ? Trois fois ? Pourquoi ? Qu'est-ce que ça va me donner ? Ah ben oui, vous avez raison : ça, ça me regarde. Bon, je lis. Trois fois, vous êtes sûr ? Bon.

«Il faut renoncer à vouloir «éveiller» les gens. Ni l'art, ni la science, ni l'amour, ni la résistance politique n'ont besoin d'une masse de gens pour exister. C'est pourquoi j'adhère à l'idée de «devenirs minoritaires» chère à Deleuze : nous n'avons pas à devenir majoritaires, nous avons à créer de multiples devenirs minoritaires. C'est là que réside mon optimisme, mais il est freiné par le fait que tout le monde aujourd'hui, y compris à gauche ou à l'extrême gauche, tente de tenir une parole majoritaire. Le devenir minoritaire - en amour comme en politique - consiste à écarter tout modèle global. Les devenirs minoritaires n'ont qu'à faire l'effort d'exister. Et au milieu de la jungle, au milieu de l'oubli, au milieu de la tristesse... des liens, des appels, des réponses, des échos se font. Les choses se font comme ça : tout à coup, au fond du trou, il y a comme un appel. On peut l'entendre, ou ne pas l'entendre. Ce qui est sûr, c'est que plus on commence à entendre, plus on a l'oreille fine...»

mon ailleurs IS RICH IL EST EN CROISIÈRE SUR UN YACK



«Regardez ! C'est par là !»

Il tend le bras vers l'horizon : le soleil s'annonce et vient. «Oooh ! Aaah !» Et l'impéiosité du doigt tendu excite déjà les premiers rangs des fidèles, ils chantent pour les autres les merveilles promises, leur chant devient clameur, l'ordre est donné. Alors la multitude s'élance dans la plaine, autant tirée par l'enthousiasme des premiers que poussée par les derniers que l'on fouette. Très vite, ceux-là confondent le jour avec la poussière que crachent les pieds devant eux. — Que voyez vous ? demandent ceux qui ne peuvent rien voir. — Le soleil ! répondent les aveugles des premiers rangs. Bientôt l'élan s'émousse, puis s'épuise en une insensible pause. On estime la distance parcourue, on conjecture

celle à couvrir. Mais on relance la marche, on se presse à nouveau, on court plus vite encore tandis que le soleil fuit vers les montagnes.

— Ne sommes-nous pas en train de revenir sur nos pas ? crient les derniers qui reconnaissent leur sang dans la poussière.

— C'est par là ! C'est par là ! s'emporte l'Impérieux, le bras toujours tendu vers le soleil.

Or : voici la nuit. Demain la route sera plus claire. Au pied des montagnes, on s'endort sans satisfaction.

De loin, depuis les trous qu'ils ont creusés dans la plaine, quelques-uns de ceux qui ont déjà fuit observent sans lassitude le va-et-vient quotidien.

Cette nuit encore, ennui ou dégoût, d'autres les rejoindront sous les étoiles.

«NOUS VIVONS UN MOMENT FORMIDABLE.

- TU TROUVES ?

- Ben oui ! Profitons de l'occasion pour mettre à l'épreuve notre ingéniosité et notre capacité de résistance.

- Tu as les yeux bien ouverts, là ?

- Complètement ! Je suis parfaitement conscient de ce qui nous arrive. Nous sommes dans une cave, sombre, fermée par les 40 cm de béton armé qu'on vient de couler par dessus, avec un reste de sandwich, deux bières, une demi-bouteille d'eau et un Beurp Cola. Et sans doute aurons-nous étouffé avant d'avoir fini nos rations. Je suis profondément désespéré et terrifié et tout mon intérieur n'est qu'un hurlement continu. Tu veux une cigarette ?

- Arrêtes ! Tu me déprimes.

- Pas la peine de me demander ce que je vois si ça te déprime.

- Mais enfin ! Faut bien regarder la réalité en face, quoi !

- D'accord. D'accord. Mais la réalité, c'est une question de point de vue. Si la réalité te déprime, change de point de vue.



- C'est ça, autant fermer les yeux ! Me voilà bien avancé !

- Je ne t'ai pas dit de ne pas regarder. Mais de regarder *autrement*.

- Hon hon. Et peut-on savoir ce que tu vois en regardant «autrement» ?

- Autant de raisons de me désoler que de me réjouir.

- C'est ça ! Tu vas me faire le coup du «*be positive*» et de l'optimiste joyeux ! «Ne perds pas espoir... Tout finira bien par s'arranger... La vie trouve son chemin et gna gna gni et gna gna gna.»

- Qui te parle d'optimisme et d'espoir ? Je n'ai ni de l'un ni de l'autre. Je n'ai ni la foi, ni l'idéologie, ni les croyances dont l'optimiste a besoin pour fonder son espoir et attendre qu'il se réalise. Ce qui tombe assez bien, parce que ça ne nous serait pas très utile, en la circonstance, non ?

- Ce qui me serait utile, c'est un bon marteau piqueur et une prise électrique.

- Mais tu ne les a pas.

- C'est bien ça qui me déprime, justement. Je me sens impuissant.



- Non, ce n'est pas suffisant pour déprimer. Tu déprimes parce que tu te crois seul. Or, tu n'es pas seul, puisque je suis là !

- Ça ne me console pas beaucoup.

- On ne console pas un dépressif. On ne peut que l'empêcher de sombrer. Tu ferais la même chose pour moi si j'étais dans ta situation, non ?

- Heu... Mais oui, évidemment. Sauf que je ne vois pas trop comment je m'y prendrais.

- Tu es pessimiste.

- Tu veux me faire croire que tu ne l'es pas ? Tu commences à me chauffer avec tes grands airs !

- Le pessimiste comme l'optimiste n'ont qu'un point vue tronqué sur le paysage : les choses y sont rangées de telle façon que les unes occultent les autres. Ils ne voient que ce qui confirme leurs préjugés sur la réalité.



- Toi tu vois tout, évidemment !

- Non. Mais je vois *de tout*.

- Et qu'est-ce que tu vois de plus que moi ?

- Ce qui, dans mon désespoir, m'empêche de déprimer.

- Bon, d'accord, j'ai compris ! Mais c'est *quoi* ?

- Le possible et l'imprévisible.

- Écoute : faudrait vraiment que tu fasses un effort pour être plus clair, parce que moi je commence à paniquer.

- Il nous est impossible de sortir d'ici par nos propres moyens et personne n'aura l'idée de venir nous y chercher. Qu'est-ce qui nous reste ?

- Nous trancher la gorge tout de suite ? Nous entre-dévorer comme des bêtes ? Jouer les bières au poker ?



- Ça pourrait être de bonnes façons de fuir ! Mais autant faire savoir que quelqu'un est ici et vivant. Il faut nous faire entendre. On va cogner avec ces pierres sur ce pilier.

- D'accord pour le possible, même si j'espérais mieux... Et l'imprévisible ?

- Ça, je n'en sais rien. *Je n'attends rien*. Mais je ne rencontrerai de l'imprévu, bon ou mauvais, que si je me consacre à ce qu'il m'est possible de faire.

- Et si personne ne vient ?

- Tu ne frapperas pas sur ce pilier dans l'espoir de t'en sortir. Tu le feras pour la joie de te battre. Et pour la satisfaction d'apprendre à cogner en cadence, car c'est la seule chose qu'il te soit utile d'apprendre ici.

- Ouais... Tout ça, c'est que des mots. Tu fais le malin, mais je vois bien que tu as les foies.

- On n'a plus grand chose à partager, que des mots et la trouille. Et ces deux cailloux. Vas-y, prends-en un et frappe. En cadence.

- Oh bon sang ! Qu'est-ce qui nous a pris de nous planquer ici pour faire la sieste...

- Je connais pas mal de poésies par cœur. Tu veux en entendre une ?

- Vas-y, ça peut aider.

- Écoute ça, c'est de Baudelaire. Mais ne t'arrête pas de frapper.

Pour soulever un poids si lourd,
Sisyphé, il faudrait ton courage !
Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,
L'Art est long et le Temps est court.

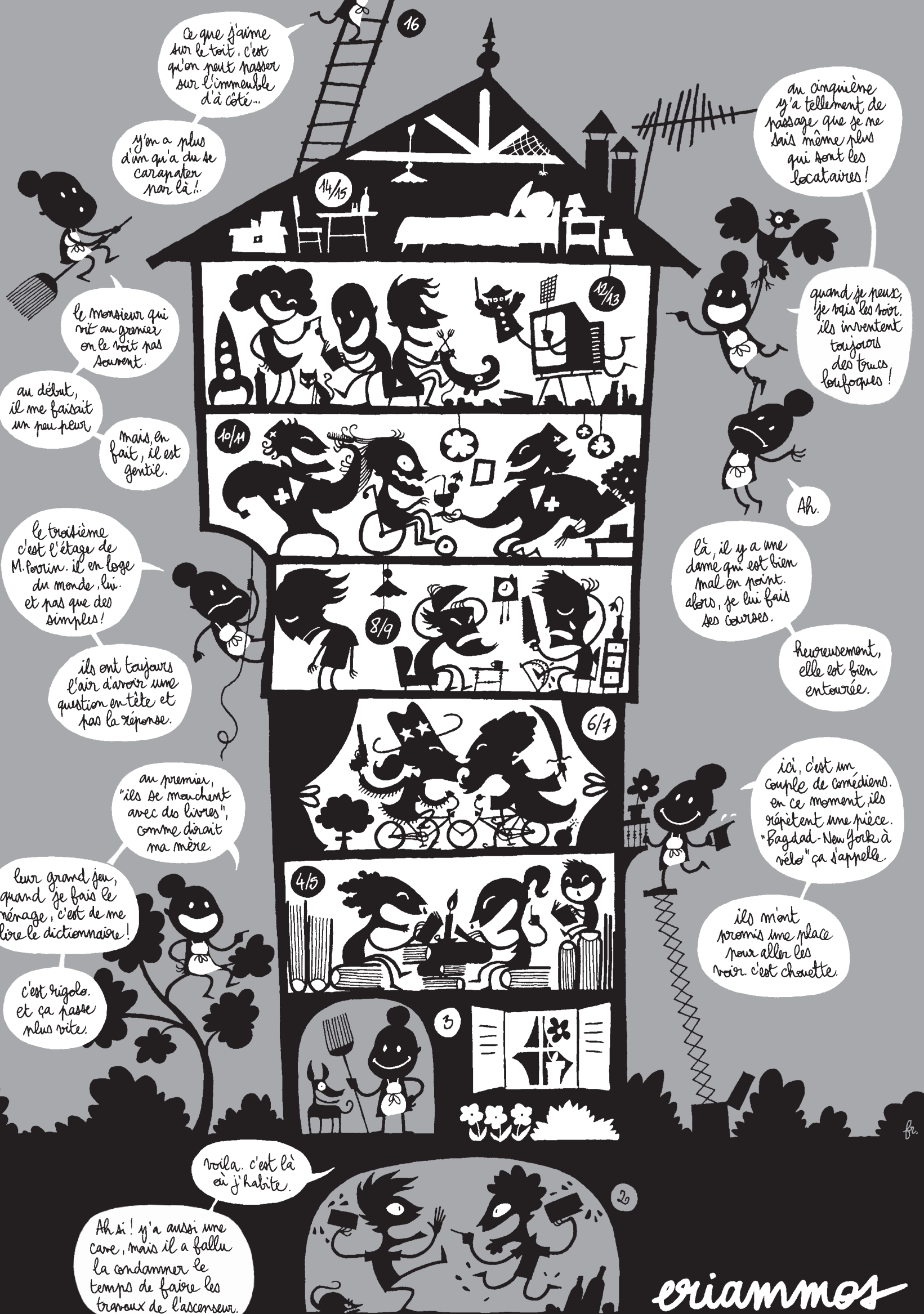
Loin des sépultures célèbres,
Vers un cimetière isolé,
Mon cœur, comme un tambour voilé,
Va battant des marches funèbres.

- Maint joyau dort enseveli
Dans les ténèbres et l'oubli,
Bien loin des pioches et des sondes ;
Mainte fleur épanche à regret
Son parfum doux comme un secret
Dans les solitudes profondes.



- C'est beau ! Si tu veux, moi, je connais des chansons.

- Ah ! très bien. Je t'écoute.»



Ce que j'aime
sur le toit, c'est
qu'on peut passer
sur l'immeuble
d'à côté...

Y'en a plus
d'un qu'a du se
caramater
par là!!

Le monsieur qui
vit au grenier
on le voit pas
souvent.

au début,
il me faisait
un peu peur

mais, en
fait, il est
gentil.

Le troisième
c'est l'étage de
M. Porcin. il en loge
du monde, lui.
et pas que des
simples!

ils ont toujours
l'air d'avoir une
question en tête et
pas la réponse.

au premier,
"ils se manchent
avec des livres",
comme disait
ma mère.

leur grand jeu,
quand je fais le
ménage, c'est de me
lire le dictionnaire!

c'est rigolo.
et ça passe
plus vite.

voilà. c'est là
où j'habite.

Ah si! y'a aussi une
cave, mais il a fallu
la condamner le
temps de faire les
travaux de l'ascenseur.

au cinquième
y'a tellement de
passage que je ne
sais même plus
qui sont les
locataires!

quand je peux,
je vais les voir.
ils inventent
toujours
des trucs
boufoques!

Ah.

là, il y a une
dame qui est bien
mal en point.
alors, je lui fais
des courses.

heureusement,
elle est bien
entourée.

ici, c'est un
couple de comédiens.
en ce moment, ils
répètent une pièce.
"Bagdad - New York à
vélo" ça s'appelle.

ils m'ont
promis une place
pour aller les
voir. c'est chouette.

eriammos

DES MOTS. LIS.

Ce trimestre Paracétamol et Paranoïa sont dans le bateau de «D'après l'Égaré(e)», un petit rafiote.

Paracétamol est tombé dans l'eau ; il a fait des bulles et nous a évité le mal de tête que Paranoïa a fini par nous inoculer à force de remuer tous ces mots : *diversion propagandiste* ; *déviations populistes*... j'en passe, des pires, des meilleurs, des affreux.

Notre embarcation n'a cependant pas encore sombré bien que le paranormal nous ait attiré plus d'une fois au cours de cette aventure. ÊTRE... là-haut, à droite ou à gauche d'ovnis monothéistes ; FAIRE SA PRIÈRE dans les étoiles et se dire, dégagés, que, peu nous importe si la planète bleue brasse du verbe (qui, chers camarades, était au commencement) se traitant d'«otages» par ci, de «libéraux» par là, de «voyoucrates» etc. Qu'ils brassent du verbe, tous ces êtres

nés de procréation artisanale ! Nous, on est gravement tentés par la déviation. Cependant on a évité le paranormal et les soucoupes, on a lâché le parapluie et repris quelques tasses de café.

Parler de propagande c'est inévitablement s'exposer aux foudres du «penser correct»... l'embarcation a pris la vague mais toujours moins qu'en d'autres points du globe, engloutis peu à peu. On prend finalement peu de risque.

Un peu de courage... sortons les plumes, sautons à l'eau.

Oui, «la détérioration et la falsification du langage est un moyen pour une certaine idéologie néo-libérale de faire passer des vessies pour des lanternes»¹. et ce n'est pas Chomsky qui nous contredira.

1 Quatrième de couv. de De la propagande – Entretiens avec David Barsamian, Noam Chomsky, 10/18, Fayard, 2002.

COMPLEXE PÉDAGOGIQUE ou : Le pédagogue décomplexé ou : La pédagogie du complexe

«Si, dans l'histoire récente de l'Europe, il y a un moment-clé, c'est bien l'éclatement de l'aire soviétique. Il revenait aux chefs d'État d'en faire la pédagogie, d'en prévoir les conséquences. Cette pédagogie-là supposait des gestes forts» J.-M. Colombani, Le Monde, 27 mai 2005.

Le pédagogue, à l'origine, est celui qui est chargé de conduire (-ago) l'enfant (paido-). Une sorte de guide, en quelque sorte, qui peut amener celui qu'il conduit où il veut, surtout si c'est un enfant, ou qu'il est considéré comme tel.

Au fond, pour un politique, faire de la pédagogie, c'est infantiliser, expliquer au peuple qu'il choisit mal, qu'il râle à tort, pas parce qu'il a mauvais fond mais parce qu'il ne sait pas, qu'il n'a pas compris. D'ailleurs, c'est bien connu, il faut faire simple pour qu'ils comprennent, les enfants. Simple ou simpliste ? Simpliste ou caricatural ? Il faut, par exemple, un traité «simplifié».

Et si l'enfant pose d'autres questions, imprévues au programme du pédagogue invité, ce dernier a toujours le recours d'appeler au secours le mot magique, une sorte de «Sésame, ferme là !». Il invoque alors la complexité. Et combien d'exemples avons-nous de journalistes ou de politiques de tous poils qui sortent leur petit drapeau de La Complexité comme le «C'est comme ça !» des parents épuisés par le flot incessant des questions de leurs infatigables et curieux bambins.

Ce qui est complexe, c'est au départ ce qui a été mêlé ensemble, un vrai paquet de nœuds : il faut donc la patience de tout dénouer, de déplier (c'est le sens d'origine d'expliquer). Et si la patience est nécessaire, il faut surtout l'honnêteté de tout dévoiler.

N'ayons donc pas de complexes à vouloir nous confronter à ce qui nous est présenté d'emblée comme inaccessible.

Tiens, on oubliait : les pédagogues, dans l'Antiquité, sont esclaves. Et aujourd'hui, au service de qui sont-ils ? Qui complique à dessein pour expliquer selon son intérêt ?

TRIVIAL

Lao Tseu l'a dit : «Il faut suivre la voie.»
Mais qui dit qu'il n'y a qu'une seule route ?

Pas le mot «trivial» : mot à mot, ce qui se trouve au carrefour de trois routes. Finalement, le lieu de rencontres, d'échanges : alléchant, non ? Surtout qu'on peut rêver d'y croiser, à Rome, Anita Ekberg se baignant en robe du soir dans la fontaine de Trévi (même racine) et de répondre à son invitation comme Mastroianni : «C'est elle qui a raison. Nous nous trompons tous.»
(La Dolce vita, F. Fellini, 1960)

La Figure MOUSSU

«Il y a déjà maintenant 15 ans peut-être [...] j'ai voyagé avec une dame que je ne connaissais pas [...]. Elle s'appelait madame Moussu.

Nous avons fait connaissance et quand cette dame me voit allumer une cigarette, elle me dit :

«Quand mon fils était à Polytechnique, il a cessé de fumer.»

C'est à ce moment que j'ai compris que le vrai message n'était pas là où on l'attendait. L'information importante, si on la mettait en avant, paraîtrait prétentieuse ; maladroitement, nous tentons de la dissimuler, en vain.»

D'après R. Barthes, Le Neutre, Cours au collège de France, mars 1978 (sur ubu.com).

SOUPLESSE FLEXI-sécurité

La «souplesse», l'«adaptabilité», ça semble plus valorisant que «flexibilité de l'emploi», trop connoté aux yeux de celui qu'on peut foutre dehors de toute façon.

Il faut aussi renouveler les exemples donnés dans le domaine socio-économique pour ne pas être rejeté d'emblée : ne citez plus les pays anglo-saxons comme modèles ! La tendance est aux pays scandinaves avec leur image de paradis sociaux mais rentables où la flexi-sécurité fait rêver. Après tout, c'est eux, les «Connecting People» et les meubles en kit : des philanthropes avec un grand nombre de syndiqués-maison.



La modernisation (D'APRÈS Le PETIT Larousse COMPACT)

La modernisation est-elle chouette ?

MODERNISER, verbe transitif : rajeunir, donner une forme plus moderne, adaptée aux techniques présentes.

MODERNE, adjectif (du bas latin *modernus*, de *modo*, récemment) : qui appartient au temps présent ou à une époque relativement récente. [...] Chaque époque qualifie de moderne, au sens de «contemporain et novateur», ce qui, dans l'effort d'expression qui lui est propre, s'oppose à la tradition.

L'OPPOSITION à La tradition est-elle chouette ?

TRADITION, nom féminin (du latin *traditio*, de *tradere*, livrer) : transmission de doctrines, de légendes, de coutumes sur une longue période ; ensemble de ces doctrines, légendes, etc.

L'OPPOSITION à ce que m'ont Livré Les générations précédentes est-elle chouette ?

OPPOSITION, nom féminin (du bas latin *oppositio*) : [...] en psychologie, crise d'opposition dans laquelle l'enfant, vers 3 ans, affirme son autonomie par une attitude de refus systématique.

Le refus systématique de ce que m'ont Livré Les générations précédentes est-il chouette ?

Oui ! Bien sûr que oui ! La modernisation c'est chouette ! Mon député me l'a dit, mon conseiller ANPE aussi, et mon ministre ne jure que par ça. C'est la nouvelle rationalité, on vole dans les hautes sphères, qu'est-ce que tu crois, loin de l'homme et de son enracinement.

Le regard en Big-bang, une histoire de focale

Les yeux font des allers-retours

Allers

Retours

L'horizon

le nombril

le nombril

l'horizon

Les yeux posés à droite

et à gauche du monde

Et centré, le curseur qui vadrouille

Et les pensées

E C L
A t é
Es

Illisible monde

D i S
P e r
Sé

Un coup d'œil sur le globe, 360° d'info

Des regards, de l'ADN

Plutôt l'atome que l'hydrogène *

Plutôt le pire que l'indigène

Le regard à droite et à gauche, décentré, et, le strabisme au bout du nez

L'écoeurement, alors...

Revenir au tribal ?

Se centrer sur le clan, parce qu'on le connaît, qu'il nous ressemble

Se serrer dans des cabanes perchées, en autarcie, autour d'un feu

Revenir à la peau ?

Ne pas savoir que dehors le complexe exulte

Se serrer dans les bras, penser que l'on est l'Essentiel, enfin

Si serré, si peu enclin à laisser passer le vent coulis du monde fou ?

Un monde dense, imprévisible, inaccessible et trop INJUSTIFIÉ

C'est trop injustifié c'est trop injusti c'est trop injust

Et cette bouche qui s'agrandit à n'en plus finir

Et ce CRI

C'est trop injust c'est trop injustif trop trop trop injustifié
alors ...

Détourner les yeux et revenir près du feu

Et tribal, se serrer pour ne plus rien voir du reste

PenserquelonestLEssentiel

Et s'étouffer !

Les yeux font des allers-retours

*«Le choc a été rude lorsqu'il a fallu se rendre à l'évidence : parmi les possibles apportés par la technique il y avait le pire (...) Pour les scientifiques conscients du danger, la hiérarchie des urgences en a été renversée (...) Te souviens-tu du déchirement exprimé par Robert Oppenheimer, physicien chargé de la mise au point des premières bombes atomiques, lorsqu'il s'opposa, en vain, à la réalisation de la bombe à hydrogène mille fois plus puissante ?» Albert Jacquard.

se retrouver perdu

Après les fêtes, les bourrelets. «Pratiquez une activité physique régulière»: ça ressemble à une résolution. Pas de bol : le Dakar est annulé. Je vais devoir me rabattre sur le Tour de France.

J'invite des amis à faire du vélo en attendant d'entrer le symbole cycliste du Sud : le mont Ventoux. Tous déclinent : paresse, pharmacie fermée ou hypocrite manque de temps.

Têtu, je décide d'en parler à mon frère, plus sportif et qui m'obligera à ne pas me dégonfler. Il accepte.

Au jour dit, comme j'aurais pu l'imaginer, il se lance doucement pour ne pas me décourager

mais je sens bien que je le ralentis. Alors, je l'encourage à partir devant : je le rattraperai, au moins au sommet. Il ne se le fait pas dire deux fois et en quelques instants, sa silhouette disparaît au loin.

J'ai chaud. J'ai un point de côté. Essoufflé. Je m'use plus que je ne m'amuse. Sans l'avoir vraiment décidé, je descends de vélo, avale de grandes gorgées d'eau pour me remettre.

Plus tard, de nouveau sur ma selle, je croise un

paysan curieux à qui je réponds où je vais. Il s'écrie que j'ai fait fausse route et tente de me rediriger avec de grands gestes : deux fois à droite et puis à gauche. Mon frère doit s'inquiéter.

Au fond, qu'importe ? Je rebrousse chemin pour prendre le temps de remercier. J'ai l'air stupide du citadin conquérant, mais le type se contente de sourire. Il habite la maison à côté. Et si on remplissait votre gourde ? Mon cousin fait un petit rosé...

Il me vient à l'esprit que cette erreur involontaire m'a non seulement permis une rencontre salvatrice mais aussi offert un peu plus de temps. Un temps que je prolongeai avec délice, même après avoir retrouvé la route.

«L'essentiel, me dis-je, se trouve souvent dans l'errance, plus riche que le raccourci. Le Lièvre, une fois sa suffisance évacuée, est peut-être le vrai héros de la Fable : il perd mais il a profité du chemin, sans l'objectif obstiné d'arriver à tout prix, de l'emporter :

*Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir et pour écouter*

D'où vient le vent, il laisse la tortue

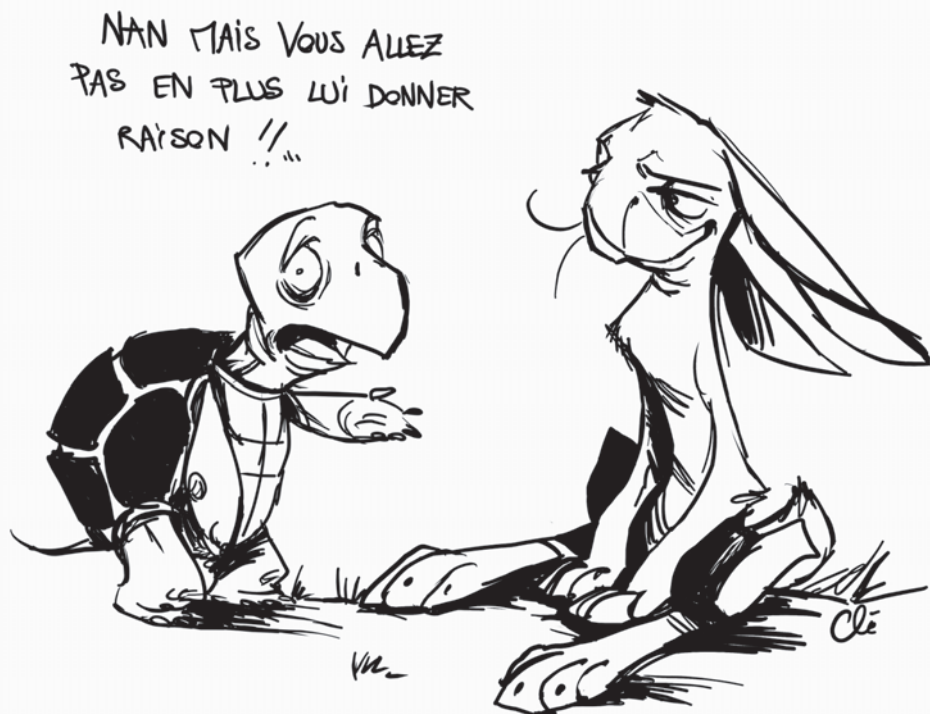
Aller son train de sénateur.

– Alors, Pétrarque, on traîne ? m'accueille mon frère.

– Pétrarque ?

– Tu ne connais pas son texte sur l'ascension du Ventoux ? Il se perd en chemin mais se retrouve lui-même.

– Hmm. Un précurseur...»



THÉÂTRE DE COUR ou COURS DE FOND

Sur le palier, erreur de porte : un débarras. Derrière de vieux cartons, dans un rai de lumière extérieur, deux masques, qui souriaient. Mais si le premier avait un sourire cynique et le sourcil froncé de la gravité feinte, l'autre, en pleine réflexion, exprimait une vraie satisfaction.

« J'ai connu l'Athènes classique de Périclès. On me portait pour les tragédies comme pour les comédies. Pour les citoyens, c'était un vrai rituel, quasi obligatoire. Les plus riches offraient le spectacle au peuple.

– Pouah ! C'est ce qui a causé la perte de votre civilisation de dégénérés ! Heureusement, notre bon Sénat romain avait formellement interdit tout spectacle où le public aurait pu s'asseoir : pas de temps à perdre en balivernes¹. Nous avions le monde à conquérir.

– Mais, par les tragédies, nous conquérions les esprits : avec les Perses d'Eschyle, j'ai permis à la fois de faire comprendre l'actualité de mon temps mais aussi de faire naître l'unité grecque ; grâce à Antigone de Sophocle, les vieilles mentalités claniques font place dans les consciences à l'idée démocratique.

– Allez jusqu'au bout de ce raisonnement...! Si votre théâtre était politique, autant qu'il ait servi les politiques². César et Pompée, eux, l'avaient compris. Pompée, tiens : il détourne l'interdic-

tion d'un théâtre en dur en inaugurant un temple en haut d'un immense escalier de pierres. En s'y asseyant comme sur des gradins, on faisait face à une scène en contrebas : tout le monde était content, le Sénat pointilleux sur les mœurs et le peuple, désœuvré, avide de divertissements.

– Bravo ! De nos comédies grinçantes, vous avez fait des scènes de plus en plus paillardes pour flatter les plus vils instincts !³ Aristophane, notre grand comique grec, était cru mais c'était pour dénoncer les travers de ses contemporains au pouvoir⁴.

– Et le maintien de l'ordre ? C'est Juvénal qui avait raison : du pain et des jeux et le peuple se tient tranquille. Même s'il en demande toujours plus : à la fin de ma carrière, on montrait des exécutions sur scène et des passages pornographiques très réalistes voire réels. Je servais alors au spectateur «respectable» soucieux de se rincer l'œil sans être vu.

– Alors, c'est à cause de toi que notre «acteur⁵» est devenu si méprisable ?»



Théâtre des opérations

1 «Il ne s'agit pas de faire de la «télé-poubelle», bannie à TF1...» E. Mougeotte, Le Monde 25/04/96

2 «... mais de participer à la reconstitution du lien social. C'est un des rôles que doit jouer une grande télévision généraliste», continue Mougeotte.

3 «Ce n'est pas un crime, que je sache, de programmer, à ce moment, un programme d'amusement et de franche rigolade», ajoute l'actuel rédacteur en chef du Figaro.

4 lafrancequiseulevetot.over-blog.org ; jeudi-noir.org

5 En grec, acteur se dit hypocrite : celui qui est sous le masque.

SIDÉRATION QUAND TU NOUS TIENS

Ailleurs... Regarder ailleurs... Où faut-il que je regarde ailleurs... Trouver une image pour signifier tout cela... hum hum, quel régal ce journal, jamais à l'abri d'un nouveau challenge. Bon, aujourd'hui il y a grève, les fonctionnaires sont dans la rue, pour des raisons confuses, mais compréhensibles. Alors solidarité, je ne fais rien de rentable aujourd'hui, je m'en vais surfer quelques heures sur l'océan internet. Un mot magique saisi dans le champ de recherche et hop, je tape entrée et me voilà face aux flots, il va falloir choisir une vague...

Allez j'attrape celle-ci. Ben dis-donc, elle est molle, sans intérêt. C'est là que le petit génie du net intervient. Sur le bord de la page insipide une vignette me chatouille la mémoire. On y voit le ciel bleu de Manhattan et les 2 tours grises soulignées d'un titre un peu vaseux. Ces couleurs ont connecté à jamais une grande série de neurones, dans mon cerveau et dans celui de millions de contemporains. Ce jour évoqué, bien peu de gens ont pu regarder ailleurs. Ce jour où Hollywood a fondu en une plastique à l'insolente perfection, nous étions devant l'abstraction en boucle, bouche bée, seuls, à devoir nourrir notre conscience d'un nouveau grand méchant malin, invisible. 6 ans déjà, souvenir nickel : allez, je clique, je m'en remets une couche.

La vidéo dure 35 secondes et est absolument sans intérêt, faut savoir perdre du temps. Oh c'est quoi, encore ce ciel vraiment bleu et les 2 érections qui fument, là, dans la marge. Le titre est plus étrange "Loose Change 9/11, version française". J'avais compris mais si en plus c'est doublé... allez hop !

Oh p... qu'est-ce que c'est que ce truc, une voix cavernueuse m'embarque dans un projet d'invasion de Cuba en 1962, finalement repoussé par l'administration, à base de détournement d'avion fictif, pour "faire croire" à une agression cubaine et pouvoir riposter. Ça sent le complot, du nanan pour regonfler Hollywood ! Faudra peut-être changer la voix...

Waou, durée 1 h 22, c'est long ! Bon, allez, c'est grève, je continue. Oh là là, je vois où il veut en venir, il y aurait comme une version alternative à la pureté de ce quadruple attentat, merde ! Et vas-y que je te balance une liste de gens réputés, tous aux manettes ou bossant avec eux, plus un arabe super connu depuis, en fait aux petits oignons à l'époque, niveau couverture santé...

Là le sourcil se fronce, où veulent-ils en venir ? Même invisibles, il y a quand-même un paquet de victimes dans l'histoire, c'est pas possible !!! D'où ça vient ce truc, qui publie ça ? Là une source : reopen911.info, il y a aussi une version française. Sous la présentation du film, des réactions d'internautes, des "bravo pour votre action", des "tous pourris" mais aussi des "honte à vous, pensez aux victimes". Là-dessus, réponse, brève : ce site est soutenu par les rescapés, les familles des victimes et leurs proches ; il existe parce que ceux-ci n'ont jamais obtenu d'explications légitimes mais plutôt des arguments chargés d'incohérences coulées dans le bronze d'un *Rapport final de la Commission nationale*.

Mais au fait, comment se fait-il que je n'ai jamais eu vent de cette histoire. Je ne passe pas mon temps dans les salons mais je me pique de me tenir informé, aussi à l'aide d'internet, histoire d'éviter les trop grands alignements ! Mais là, il a fallu le hasard, c'est curieux...

Évidemment, dans une affaire pareille, ça pue le soufre et là on n'y échappe pas : en quelques clics dans les *posts* c'est l'horreur, les antis et anti-antis sont en excitation maximum, et vomissent leur haine. Il y a même des extra-terrestres !

Bon, courage, maintenant que j'ai commencé... Les arguments techniques arrivent et là, d'autres malins font parler les images, celles qu'on a tous vues, en boucle, par le ralenti (oh des flashes, oh pleins de petits panaches, oh il est bizarre cet avion de ligne), des photos parues le jour même dans la presse de gare (oh il est petit le trou dans le Pentagone), la réécoute des premiers témoignages à chaud des gens présents lors du drame (bom bom bom bom bom... imite le pompier), puis leurs questions naïves sur le pourquoi d'un tel concours de circonstances malheureuses du côté des défenses de l'empire (mais où étaient nos si chers F16 qui foncent à 2 000 km/h), un peu de physique newtonienne élémentaire (la vitesse d'un corps en chute libre) et autres curiosités (oh pourquoi il tombe le troisième immeu-

ble qui n'a pas pris d'avion). Et je résume, il y a de quoi passer des heures accablantes.

Mais bordel, comment se fait-il que je découvre ça par hasard, un jour de grève... Que font les journalistes déjà, comme travail ? Et pourquoi c'est pas en gras dans les blogs ?

Me voilà bien, de l'effarement plein la tête, des questions qui arrivent en avalanche. Parce que, c'est pas tout ça, mais si la version officielle n'est pas la bonne, n'importe quelle alternative est une atrocité, n'est-ce pas ? Comment penser une chose pareille, et qu'est-ce que je vais raconter à mes enfants, quelle autre vérité dois-je choisir ? Ne ferais-je pas mieux d'occulter, d'*a-informer* ? Est-ce que c'est ce vertige qui fait se taire la presse, qui la pousse à nous protéger généreusement d'une sidérante vérité ?

Pendant ce temps-là, on se bat pour notre pouvoir d'achat.

Source - dangereuse, chronophage, effarante, indispensable : www.reopen911.info. Sinon entrer WTC ou 911 dans un trouveur de vidéo et ça pleut, couvrez-vous !



JUSQU'AU BOUT DE L'HUMAIN

Nelly est infirmière, Valérie est psychologue. Toutes deux exercent dans le domaine des soins palliatifs. Lorsqu'on ne sait plus soigner la maladie, ou qu'on ne peut plus le faire, ce sont elles qui viennent aider à soulager la douleur, tant physique que morale. Elles ne sont pas seules : elles appartiennent à des équipes dont les compétences professionnelles sont complémentaires pour une prise en charge globale du patient. Loin de l'acharnement thérapeutique et de ses dérives, leur travail est de faire que le temps qui reste soit encore de la vie.

Nelly : Je fais partie d'un réseau de soins palliatifs. Je travaille avec un médecin, une assistante sociale et une psychologue. Nous accompagnons le patient qui décide de rester à son domicile en fin de vie, ainsi que sa famille. La famille a un rôle important auprès du patient. Il faut être à son écoute et guetter les signes d'épuisement, d'angoisse. Nous intervenons également en soutien des professionnels, médecins, infirmières et auxiliaires de vie, qui suivent le patient. On travaille avec eux en amont pour prévoir les traitements et la façon d'apporter du confort. Nous pouvons faire intervenir des bénévoles qui sont formés à l'accompagnement fin de vie. On assure le suivi jusqu'au décès de la personne, 2 ou 3 fois par semaine, en restant en lien avec le médecin ou la famille. On chemine avec eux. Nous avons également un rôle de formation auprès des professionnels parce qu'il y a un manque de formation sur les traitements de la douleur et autres symptômes. On intervient aussi auprès des équipes dans les établissements pour des analyses de situations difficiles.

Valérie : En ce qui me concerne, c'est différent parce que je travaille en tant que psychologue stagiaire dans un centre de cancérologie. Je vois des gens qui viennent en chimiothérapie pour leur cure. Ce sont des patients qui ont reçu récemment l'annonce de la maladie et souvent les personnes s'effondrent. Ils ne comprennent rien, on leur parle souvent un langage très compliqué, les médecins ne prennent pas le temps et « c'est pas leur boulot », comme ils disent : « le patient pleure pas dans notre bureau, il pleure après, avec le psychologue ». Alors les infirmières reprennent avec eux tout ce que le médecin a dit, comment va se passer le traitement, les effets indésirables... Et quand les patients viennent pour leur cure, certains font appel à un psy pour pouvoir être soutenus, pour pouvoir exprimer ce qu'ils vivent, leurs angoisses. Même si en chimiothérapie les gens peuvent être soignés, c'est de toute façon un passage difficile. Mais le plus clair de mon temps, je le passe en hospitalisation. Je rencontre des personnes qui arrivent avec des cancers qui ont été déjà diagnostiqués depuis plus ou moins longtemps. Pour certains, il n'y a pas de traitement curatif possible. Dans ce contexte, le rôle du psychologue est avant tout d'être auprès du patient et lui assurer la confidentialité, pour qu'il puisse dire vraiment tout ce qu'il a envie de dire, ses cauchemars, ses angoisses... Souvent ces personnes ne parlent pas de leur mort, ils en parlent sans le dire ou alors ils parlent de la mort d'un proche, un événement pas digéré... De toute façon c'est toujours inacceptable, toujours insupportable, parfois les gens paniquent, parce que ça fait terriblement peur. Quand tu les invites à se confier, des mots émergent qui sont très très forts. Et je vois la personne s'accrocher à la vie, elle s'accroche à la potence au-dessus du lit avec les deux mains, et elle serre fort et puis au fur et à mesure qu'elle parle, elle lâche une main, elle lâche un bras, elle

lâche l'autre main et puis elle prend la tienne, donc elle se raccroche encore à autre chose. Et puis elle livre souvent des choses de sa vie très intime, même ceux qui au départ disaient qu'ils n'avaient pas besoin d'un psy. En fait, ils se libèrent, ils posent, ils déposent des choses... Ça aide parfois à apaiser, même s'il y a toujours l'angoisse. Ces gens ont besoin qu'on leur consacre du temps, les médecins et les infirmières font un boulot incroyable mais ils s'occupent du corps avant tout et ils n'ont pas le temps de faire autre chose. Dans certaines situations, le psychologue, c'est un peu un pompier.

L'Égaré : Qu'est-ce que tu leur dis ?

V : La psy, elle parle peu ! Et elle ne *fait* pas parler non plus ! Bien sûr, on peut dire des choses, on peut pointer des choses, mais on est là avant tout pour écouter. Mon orientation c'est la psychanalyse, il ne faut pas oublier ça parce que c'est très particulier.

C'est le sujet de l'inconscient que je cherche. La personne, c'est pas un « malade », c'est pas un « cancéreux », c'est presque pas un « homme » ou une « femme ». C'est vraiment le sujet de l'inconscient. On les accroche sur les mots qu'ils disent, pour qu'ils puissent livrer des choses de leur vie, de leur intimité, de leur culpabilité aussi. On offre un lieu pour déposer sa parole et exprimer en son nom des choses qu'on ne pourrait pas facilement exprimer à quelqu'un d'affectivement proche, qui prendrait ça frontalement.

L'É : Vous êtes très complémentaires, toutes les deux.

N : Oui. En soins palliatifs, les gens croisent leurs compétences. L'idée, c'est se réapproprier le « prendre soin ». Ça a commencé avec le sida, parce que là, les gens ont appris à travailler ensemble, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant. Il y a eu à cette époque des gens suffisamment motivés pour faire bouger tout ça.

V : Il y a l'assistante sociale qui connaît toutes les lois et les aides pour la famille, il y a les médecins qui savent quels traitements donner pour soigner et pour apaiser, il y a les infirmières qui savent appliquer les actes techniques. Le seul qui n'a pas d'outil c'est le psychologue ! Pas de blouse blanche, pas de stéthoscope, pas de dossier, pas de loi... Ça fait peut-être un peu moins peur quand tu rentres dans la chambre... ou beaucoup plus peur, ça dépend !

L'É : Comment avez-vous pris votre décision de travailler dans ce domaine ?

V : Là, c'est vraiment lié à la vie intime et personnelle. Il y a eu des événements dans ma vie, des deuils, qui ont fait que ça m'a toujours trotté dans la tête.

L'É : Quand tu as fait tes études, est-ce que tu savais déjà que tu allais te diriger vers ça ?

V : J'y pensais. J'ai fait des études de psychopathologie, donc j'ai essentiellement fait des stages en psychiatrie. Dans ma dernière année d'études j'ai voulu me confronter à l'occasion d'un stage à cette épreuve-là, « pour voir », et ça s'est vraiment bien passé. Ça a confirmé quelque chose que j'ai mis du temps à aller voir.

N : C'est un cheminement. Je crois que j'ai vécu des choses... J'ai connu plusieurs deuils brutaux. Au niveau professionnel, j'ai accompagné pas mal de personnes que j'ai écoutées, parce que la vie des gens me passionne. Pour moi, chaque vie est une aventure et les derniers moments sont très souvent remplis de tout l'essentiel d'une vie, une relecture est possible et des choses importantes peuvent encore se vivre jusqu'à la fin.

L'É : Pour autant, tous vos collègues ne vont pas forcément vers les soins palliatifs.

V : Ah non, y'en a pas beaucoup !

L'É : Alors est-ce que vous pouvez identifier ce qui pour vous a été décisif ?

N : Je ne sais pas. La séparation c'est quelque chose qui a toujours été très douloureux pour moi lorsque j'étais enfant, mais j'y ai été confrontée de plus en plus et ça m'a fait de moins en moins peur et je l'ai apprivoisée. Avec le recul, je me rends compte que j'ai accompagné beaucoup de gens et que j'étais là au dernier moment. Je ne sais pas si on choisit le moment de sa mort, mais ça me questionne.

V : Je ne sais pas trop bien, mais déjà quand j'étais ado, la mort c'était pour moi le vrai « rien ». J'étais fascinée par cette histoire du rien, du vrai néant, du vrai vide.

L'É : Est-ce que c'est une façon d'apprivoiser ce qui fait peur ?

V : Non, je ne crois pas. Il y a pas mal de situations dans lesquelles je manque de confiance en moi. Mais, dans ce rôle-là, j'ai l'impression de marcher sur mes deux pieds, de pouvoir recevoir autant les patients, les familles, les soignants. Seulement pour eux. J'essaie de rendre cet espace de parole neutre mais bienveillant, pour être disponible à l'autre. C'est quelque chose que j'ai l'impression de pouvoir faire. Donc, autant le faire.

N : Et puis accompagner les autres, ça apprend beaucoup.

L'É : Sur toi même ? Sur ce dont tu es capable ?

N : Je ne sais pas, mais à profiter de la vie sans se prendre trop la tête, en tout cas.

V : L'humilité. À chaque fois, tu rencontres des gens vraiment différents, tu rencontres tout le monde, de tous les âges. Et ces personnes sont vraiment « à poil », dans tous les sens du terme. Alors tu as à faire avec quelque chose d'existentiel, et là tu es tout petit. Quand tu sors, tu es à la fois petit et « rempli ». Et ça peut servir à

ça m'a fait de moins en moins peur

ILS EN PARLENT sans Le Dire

se réapproprier Le «prendre soin»

d'autres, ça te permet d'entendre tout sans juger rien. Tu rencontres tout ce qui est possible et imaginable.

L'É : Est-ce qu'il y a quelque chose en commun entre tous vos patients ?

N : Dans les derniers temps, ça ne discute plus de la pluie et du beau temps. Tu sens que ça va arriver au dernier moment. Même s'ils ne disent pas beaucoup de choses, c'est profond. Des fois, tu as la famille à côté qui ne veut surtout pas entendre, soit ils quittent la pièce, soit ils parlent d'autre chose.

L'É : «Profond» ?

N : Je pense à une personne qui nous dit : «j'ai mon corps qui fout le camp», «je vais partir», alors qu'elle a un cancer depuis des années. Elle se maintient cahin caha, physiquement elle peut ressentir un mieux, et puis elle dit quelque chose comme ça et, peu de temps après, elle part.

V : Moi, je me demande si on ne meurt pas comme on a toujours vécu. J'observe des phénomènes assez régressifs. Je me souviens de ma première patiente, que j'ai vraiment vue mourir. Cette dame-là a eu un moment où elle était très anxieuse, elle parlait beaucoup de ses enfants, des gens qui resteraient. À un moment je lui ai demandé si il y avait des choses qui la rassureraient quand elle était petite. Elle m'a alors parlé de sa grand-mère qui la rassurait toujours, on a parlé de sa grand-mère, de son grand-père, de ses parents, et là il y a eu une bascule, elle est redevenue une petite fille et elle était apaisée. Elle est partie en appelant sa mère, elle appelait maman comme une petite fille, et elle est morte comme si elle allait la rejoindre. Ça a été très fort. Ces patients reviennent à des événements qui remontent de très loin. Avec le psychologue, ils redéroulent leur histoire, il y a des moments qui accrochent, d'autres non. Souvent les gens disent : «ça fait vraiment du bien de reconstruire – ou de déconstruire - de savoir d'où on vient», ou qui disent : «je sais pas d'où je viens». Donc on détricote.

L'É : Raconter son histoire...

N : Et vouloir aussi recoller les morceaux. Je pense à un monsieur de 65 ans qui avait un cancer, et qui a voulu retourner chez son ancienne femme. Elle n'était pas vraiment d'accord ! Ses enfants ont insisté, finalement elle a accepté. Il y a eu beaucoup d'échanges, et quelques jours plus tard il est décédé chez elle. Il est parti serein.

V : C'est vrai qu'on entend beaucoup ça, un enfant qui est fâché avec la famille et qui ne veut pas partir comme ça. On veut se dire des choses en paix, et là c'est pas seulement pour régler des comptes.

N : Non. Là, toutes les histoires qui ont servi de prétexte, elles ne reviennent pas à ce moment-là.

V : En plus, face à quelque chose d'aussi existentiel que l'imminence de la fin de sa vie, certains patients n'ont plus de pudeur par rapport à leur corps. Il m'est parfois arrivé de rencontrer des personnes qui, dans les dernières heures de leur vie, cherchaient à retirer le drap qui les recouvrait, à ôter leur chemise, se mettant à nu. C'est un peu comme si ce corps ne valait plus rien, comme si on pouvait le montrer. Enfin, moi je ressens ça pour l'instant. J'ai été souvent confrontée à des gens qui se dénudaient, dans tous les sens du terme.

L'É : Comment vous protégez-vous de toutes ces choses qui sont douloureuses ?

V : Mes études et l'orientation de la psychanalyse, l'outil principal de ma rencontre avec le patient, le transfert, et mon âge probablement. Je sais aussi que ce n'est pas moi que le patient vise, c'est ce que je repré-

sente pour lui à ce moment-là. Il y a des gens qui te parlent mais à travers toi ils parlent à un parent, à une mère, à un père, ils cherchent une écoute particulière. On travaille avec ça, ça s'appelle le transfert.

L'É : Et toi, en tant qu'infirmière ?

N : Je ne sais pas. J'avoue que je suis parfois traversée par... J'ai envie de pleurer quelquefois, mais je suis avec les gens, j'écoute. Et puis je n'ai pas honte de ça, je ne peux pas être insensible. Il y a des choses qui résonnent très fort. Mais je peux redémarrer, je peux partir sur autre chose. Je peux rester en admiration devant un coucher de soleil, la nature, et ça repart... Je crois que je récupère comme ça.

V : Et puis on a des personnalités, peut-être, qui permettent ça. Pour moi la mort n'est pas quelque chose de spectaculaire, c'est une énigme, qui reste inexplicable. Ce qui est clair, en tout cas, c'est qu'on ne s'habitue pas.

N : Non, et heureusement sinon on deviendrait insensible. Chaque histoire est passionnante, chaque vie vaut le coup d'être vécue, d'aller jusqu'au bout. Et ce qui se passe dans les derniers moments est toujours très fort.

L'É : Le thème de ce numéro, c'est «où faut-il que je regarde ailleurs ?»

V : Nous, on essaie de ne pas regarder ailleurs. On regarde droit dans les yeux.

N : Et la vie jusqu'au bout.

V : Et la vie jusqu'au bout dans sa cruauté, dans sa crudité. Mais, dans cet endroit-là, je vois sur-tout la vie, la pulsion de vie, une pulsion qui est super forte et qui fait tenir les gens dans des situations où tu te demandes comment ils vivent encore, et il y a aussi les gens qui restent. C'est plein de vie dans les services. Il y a encore les rituels sociaux, la galette des rois, la bûche de Noël, les faire-part de naissance, de mariage. Il y a d'autant plus la pulsion de vie que tu travailles dans le réel de la mort tous les jours. Si la mort c'est la vérité, autant voir la vérité, non ?

Propos recueillis par L'Égaré, février 2008



Vendus ou à Louer ?

Lorsque Jean-Pierre est mort en 1987, mon médecin traitant, monsieur Perrin, propriétaire rue de l'abbé Carton, m'a proposé une place de logeuse dans son immeuble. J'y vis et j'y travaille depuis.

Au 6, rue de l'abbé Carton donc, vivent, les uns au «dessus-dessous» des autres, moi-même, M. Perrin père ; M. Perrin fils et sa fiancée, Claire, M. et Mme Baptista, M. Arnaud, prof à l'école d'à côté et M. Dominique, un commercial toujours sur les routes.

Après une période de chômage longue durée, comme ils disent, M. Baptista a trouvé une place de bagagiste à Roissy. Claire occupe un poste de travailleur social au «115». M. Antoine Perrin junior finit son internat à Limoges. Son père, pour sa part, attend la relève avant de quitter son cabinet.

Enfin, en ce qui me concerne, je réponds aux visiteurs, prends les messages, ouvre aux électriciens, aux plombiers, aux livreurs en tout genre, je nettoie le hall, cire l'escalier et, dès que je peux, je cours Porte de Montrouge m'occuper de mes plantations.

Il n'y a pas de jardin au numéro «6», juste une cour. Au départ, les pots en grès, les catalogues de pub de Jardiparc ou Truffmachin et les quelques jardinières décoratives suffisaient à me faire rêver mais un jour il m'a fallu plus d'espace. J'ai jeté mon dévolu sur les allées A, I et F du cimetière «Montrouge». Elles sont bien exposées et la terre noire des massifs invite à y fourrer ses doigts.

Il y a quelques temps Odile Baptista était soucieuse. Elle avait peur qu'Augustin perde à nouveau son emploi. Il a 55 ans. Elle pensait que c'était sa dernière chance. Augustin est un homme doux, Augustin est fort. Augustin dit qu'à Roissy il assiste tous les jours à des expulsions. «Il y a facilement 10 % des vols qui contiennent des expulsés» il dit. Tous les jours des camions de police en bas des avions, parfois des cadavres sortis des trains d'atterrissage...

«Les expulsés en pleurs, emmenés par la police, c'est dur, dit Augustin, j'pensais pas moi que ce serai aussi éprouvant. Physiquement, on s'en doute forcément en signant, les charges sont lourdes... mais mentalement...»

Un soir, j'ai entendu des mots plus forts, au quatrième, des portes qui claquaient. Odile lui demandait de ne pas s'occuper de ça, de conduire son véhicule, de compter les bagages, de les transporter, de les amener à bon port et que tout le reste ce n'était pas son affaire. Odile dit qu'ils ne sont pas assez calés ni l'un ni l'autre pour juger.

Augustin a donc arrêté de pleurer sur son sort. À présent il regarde droit devant lui la piste de l'aéroport, il regarde son volant et les marques des valises. Augustin est sous l'avion, il prend soin des sacs Vuitton.

Fin février Claire semblait épuisée. Un matin, je l'ai vue perdue dans ses pensées au pied des boîtes aux lettres. Plus tard, j'ai intercepté une petite conversation entre elle et M. Perrin fils. Il lui a ainsi raconté comment récemment il avait été conduit à déshabiller entièrement deux jeunes femmes congolaises pour établir un diagnostic concernant leurs âges. Elles étaient suspectées d'avoir menti sur leur âge pour échapper à leur sort, soit, si j'ai bien compris, le retour au pays (pour reprendre les termes polis d'Augustin). Il dit qu'habituellement «seule» la radio osseuse du poignet est demandée mais que le préfet ne trouvait plus cette pratique assez fiable et qu'il en voulait plus. En tant que médecin, dit M. Perrin, il s'est alors focalisé sur la question technique posée : sont-elles ou non mineures ? La science a été sa bouée. Il n'en est pas très fier mais c'est comme cela. Il portait sa question comme sa croix, il fallait bien qu'il y réponde... par tous les moyens mis à sa disposition.

Mercredi 17 octobre 2007, le Réseau éducation sans frontières de Haute-Vienne organisait une conférence de presse à la Maison des droits de l'Homme de Limoges. Il s'agissait de dénoncer l'indignité à laquelle ont été réduites des jeunes filles obligées de se soumettre à un examen de puberté. (D'après Ligue des droits de l'Homme Limoges)

Loin d'avoir renoncé, dans ce harcèlement judiciaire, la justice n'hésite plus depuis quelques mois à demander à un médecin de procéder à un examen de puberté pour tenter d'établir l'âge de la personne. Il faut imaginer la situation subie par ces deux jeunes filles à Limoges, contraintes à un examen dont le seul but était d'établir un rapport médical destiné aux juges. Il faut dire que les examens figurant dans le rapport tel que la description du système pileux ou du sexe constituent plus un outrage, voire une humiliation pour la personne jugée, qu'un élément judiciaire probant. (D'après Rue 89, 19/08/07)

En février dernier, sous le porche, dormait un pauvre gars sans âge. Il faisait bien -7 et l'homme allongé ne me répondait pas. J'ai tout de suite pensé à Claire pour m'aider. J'ai pris mon téléphone. La bande automatique défilait : «Vous êtes sur le 115 de Paris, ne quittez pas, un opérateur va vous répondre...»

Enfin une voix de femme... Claire ! Je l'ai tout de suite reconnue, mais bizarrement je n'ai pas osé le lui dire.

«115, bonjour !

– Il y a un homme sous le porche de mon immeuble, il fait très froid et il n'a pas l'air très en forme.

– Que voulez vous ?

– Il faudrait venir le chercher, le mettre à l'abri.

– Quel âge a-t-il ?

– (interloquée) Ben, comment voulez-vous que...

– Vous connaissez son nom ?

– Non mais... mais quelle importance ça a ?

– Vous a-t-il formulé une demande quelconque ?

– Non

– Alors ! Madame, honnêtement, il est 14 h, il n'y a plus aucune place de disponible dans les foyers, ce soir, c'est bien trop tard voyons. J'ai d'autres appels en ligne, au revoir !»

Hier soir, M. Arnault est venu me voir. Il était complètement excité. Il m'a pris le bras pour me dire tout ça tout d'une traite :

– Écoutez : vous savez, je suis fonctionnaire de l'Éducation nationale. Je sers l'État. Je suis au service de la Collectivité. Je n'ai ni de honte ni de fierté à être un serviteur. Nous le sommes tous, non ? J'aime mon métier : il est beau et difficile. Je ne sais pas s'il est toujours utile, mais je veille à ce qu'au moins il ne soit pas nocif. La collectivité me paye pour faire grandir ses enfants, et pour prix de sa confiance je suis soumis à une obligation d'obéissance hiérarchique. Je sers les intérêts de la collectivité en même temps que l'état qui exprime la volonté de celle-ci. Vous voyez mon problème ?

J'ai fait un signe de la tête pour dire que non.

– Non ? Bon, suivez mon raisonnement : si je m'aperçois que la volonté de l'état est nuisible à l'intérêt de la collectivité, alors c'est que l'un et l'autre ne se confondent pas et que l'état peut poursuivre ses intérêts propres, indépendamment de la volonté de la collectivité. Vous voyez ?

Jusque là, je voyais.

– Alors, dans ce cas de figure, de quelque côté où je me place, je ne peux plus servir sans trahir. Coincé !

C'est vrai que là, vu comme ça, il n'était pas à la bonne place.

– Mais il y a pire ! Si l'état peut être nuisible, la collectivité n'a donc pas intérêt à lui confier son avenir en lui confiant ses propres enfants. Mais comment savoir si l'état, à tel ou tel moment, est nuisible ? Qui en décide ?

Et comment l'empêcher de l'être ? Ça devient embarrassant, non ?

J'ai admis que ça devenait en effet bien difficile. J'ai voulu lui poser une question, mais il ne m'a pas laissé parler.

– Et sans doute insoluble ! Depuis le temps qu'on s'embarrasse de ces questions sans savoir y répondre, c'est peut-être qu'on cherche à améliorer ce qui ne peut l'être. Après tout, l'état a-t-il jamais réussi à protéger la collectivité de la misère, de la servitude, de la violence ? Alors s'il ne réussit pas à faire ce pour quoi il a été conçu, ça veut dire que l'état est inutile !

Je n'étais pas bien persuadée, mais je voulais lui poser ma question quand il m'a serré plus fort le bras.

– Ni bon ni mauvais. Inutile. Et le meilleur service que je puisse rendre à la collectivité c'est de lui apprendre à s'en débarrasser. J'ai bien quelques idées sur la question, mais de toute façon l'état ne me laissera pas faire. Parce que ce n'est évidemment pas son intérêt ! Et, là, je comprends que je ne suis que l'instrument qui permet à l'état de se perpétuer !

Il s'est tu et j'en ai profité pour lui poser ma question :

– Mais est-ce que vous voyez des raisons de penser que l'état est actuellement *nuisible*, comme vous dites ?

– À qui profite l'état, selon vous ? Bon, moi il faut que j'en trouve un autre qui en est au même point !

Et hop ! Il est parti. Il a pris les escaliers quatre à quatre. Je me suis demandé s'il était toujours comme ça en classe.

Décidément, tout le monde se confie à moi, en ce moment. Aujourd'hui, ça été le tour de M. Dominique...

«J'ai 44 ans et je travaille depuis 17 ans dans la même entreprise, pour un groupe agroalimentaire géant.

Je *manage* une équipe de 5 personnes qui alimente les distributeurs de boissons et de confiseries du grand ouest.

Dans mon entreprise, je n'ai pas l'impression de participer à quelque chose de mal, je ne sais pas vraiment si elle est nocive pour l'environnement, si elle toujours juste avec les producteurs. C'est quelque chose que je ne sais pas évaluer. Ce que je sais, c'est que même si on n'a pas les plus gros salaires du métier, on est malgré tout dans le haut du panier, et à tous les niveaux le traitement social est vachement bénéfique.

Mais, en vieillissant, je porte un regard différent sur les choses. Plus qu'avant, j'ai conscience des défauts de l'industrialisation, du libéralisme. Or, je me souviens du jour où je suis entré dans l'entreprise, mon boss, le directeur régional, nous dit : «Aujourd'hui, vous entrez dans une entreprise internationale à taille humaine où la première valeur de l'entreprise, c'est les hommes.» Quand tu es jeune diplômé, le discours est vachement séduisant ! Mais, moi, j'ai l'impression que dans les 10 dernières années – et plus fortement dans les 5 dernières années – l'emprise forte de l'actionariat a fait que ce leitmotiv de l'époque est loin d'être vrai aujourd'hui. Je ressens une pression toujours plus forte des actionnaires qui ont une place prépondérante dans le fonctionnement de l'entreprise, au détriment des valeurs humaines, qui tendent à disparaître de plus en

plus au profit de l'argent, du retour sur investissement des actionnaires.

En fait, le fonctionnement de l'entreprise, aujourd'hui, ne me convient plus. Je crains de perdre de l'intérêt pour ce que je fais, en devenant une machine qui fait toujours la même chose pour satisfaire le plus grand nombre d'actionnaires. Dans ma fonction de responsable, je vois qu'on évolue vers «tu fais ça comme ça», vers un fonctionnement autoritaire et sans humanité. Et je suis pas loin du dégout.

Faire bouger les choses, pour moi, c'est un combat perdu d'avance. Tout est dirigé par le pouvoir de l'argent, c'est lui qui a toujours le dernier mot. Je peux difficilement parler de ces choses avec mes collègues. Les types qui bossent dans un environnement commercial ont souvent une individualité forte et pensent premièrement à eux et peu aux autres, malgré leurs grands discours et compagnie. Pas tous, mais beaucoup. Pour parler de tout ça, il faut que j'aie confiance dans la personne. J'ai au moins la chance d'avoir un supérieur hiérarchique avec qui je m'entends bien. Mes doutes, je les ai sentis chez lui. De toute façon, je ne me sens pas la vocation de monter au créneau. Je pense être quelqu'un capable de combat, mais pour quelque chose qui me donne envie de me battre. Mais là, non. C'est vrai que je suis un peu résigné, et je ne dors pas toujours bien...

En fait, ma préoccupation, aujourd'hui, c'est de sortir de cette vie-là, parce que je ne vais pas tenir pendant des années comme ça. J'ai pas mal d'idées, sur lesquelles je sais que je pourrais m'investir complètement. Quelque chose qui m'apporte de l'épanouissement et qui ait du sens. Moi, je ne crois pas aux grands combats. Je crois que résister c'est refuser à un moment donné de faire des trucs auxquels tu ne crois plus, refuser de participer.

Propos recueillis par L'Égaré, janvier 2008

J'ai lu quelque part qu'entre -5 °C et -10 °C on était dans le «Niveau II» du plan grand froid. Dans ce même journal il y avait un charabia du genre : «l'indice de refroidissement éolien produit par Météo France en complément des températures effectives, rendra mieux compte des risques encourus par les personnes à la rue que celui de «températures ressenties» utilisé l'an dernier...»

Les risques encourus ? Si je ne m'abuse, la température corporelle de l'homme est en toute circonstance et sous toute latitude de 36,8 °C et un corps chaud inexorablement se refroidit. Mais j'suis pas spécialiste...

Ce matin, on est en mai. Je lis tranquillement dans ma loge. C'est une belle matinée. Monsieur Perrin passe récupérer son courrier après son séjour africain. Il s'y rend chaque année avec une organisation humani-

taire. Il regarde les photos accrochées au mur. Ce sont mes massifs que j'ai épinglés là. Avant de quitter ma loge il me dit, dubitatif :

«Tous ces morts, tout de même !

– Ces morts ?!?!?»

UNIVERSITÉ LIB

DÉPARTEMENT DES SCIENCES POLITIQUES EXPÉRIMENTALES

L'Université libre de ici et là (L'ULIL) est un centre d'études et de recherches indépendant, autonome et spontané. Les diplômes qu'elle ne délivre pas sont non-monnayables et ne trouvent aucun débouché sur aucun marché.

Son **Département des sciences politiques expérimentales** propose un cycle intermittent de formation, donnant lieu à la délivrance du **Certificat d'aptitude aux gestes éco-activistes (CAGE)**.

Les Modules

N.B. : La présentation des éléments de module n'est pas exhaustive. Il appartient à chaque étudiant d'alimenter les contenus de programmes de leurs propositions dont le potentiel dynamogène sera examiné avec appétit.

«ÉCOLOGIE DE LA NON-VIOLENCE»

Plutôt que de provoquer le ressentiment en affrontant les forces de l'ordre, s'attaquer à ses faiblesses pour inviter à l'empathie.

Faire un câlin à un représentant de l'ordre chaque fois qu'on en rencontre un, l'inviter à un cours d'arts plastiques pour servir de modèle, à l'anniversaire de son fils, à un bridge. Diffuser massivement de la poésie dans les places boursières.

Comme on annonce à toute heure du jour et de la nuit les cours de la bourse, annoncer à l'aide de hauts parleurs les nouvelles du front

social et des luttes d'émancipation dans tous les lieux de débauche de luxe.

Déplacer les caméras de vidéosurveillance des lieux publics aux lieux de pouvoir.

Rendre publiques les conditions de mise en œuvre de l'Accord général sur la commercialisation des services (AGCS).

Installer un banc public sur le trottoir devant chez soi.

Téléphoner tous les jours à son député pour lui demander ce qu'il fait pour vous aujourd'hui...

«FERTILITÉ DE LA DÉSObÉISSANCE»

L'autonomie du sujet n'est pas un donné. Elle est un processus émergent du désordre.

Refuser de payer la part de l'impôt dévolue au ministère de la défense.

Intégrer son temps de transport dans son temps de travail.

Masquer tous les codes-barres des produits en rayon du supermarché local.

Diffuser gratuitement les méthodes de parasitages des puces RFID.

Retirer tout notre argent de la banque tous en même temps.

Exiger d'être payé en liquide.

Falsifier son empreinte génétique.

En magasin, recouvrir les étiquettes des flacons d'engrais par la recette du purin d'ortie.

Proclamer l'anticonstitutionnalité de la notion de «secret d'état».

Détourner une manifestation de son parcours annoncé...

«IMAGINAIRES DE LA LUTTE»

Si résister c'est créer¹, alors le Non-Sens² est une voie féconde.

Offrir le trou de la Sécu à Naples pour qu'ils aient une décharge.

Créer une commission pour se libérer de la croissance.

Sur le mur qui sépare les États-Unis du Mexique, poser sur le côté nord un immense miroir.

Emballer l'Élysée comme on a emballé le Pont Neuf. Mais avec du plomb.

Envoyer son chien au boulot au lieu d'y aller soi-même.

Lubrifier le dialogue social avec du sable.

Prétendre qu'il n'y a pas d'alternative à l'amour.

Exiger l'inscription de l'Homme au Registre des espèces menacées...

¹ Lucie et Raymond Aubrac

² Au sens de M. Benasayag : le moment qui «convoque à une construction, à une recherche». Le Non-Sens, dépassant les frontières du connu et de la norme, questionne et permet l'émergence du nouveau.

Conditions d'admission : être vivant, même cassé ou abîmé. Pas de limite d'âge.

Déroulement des études : formation articulant travaux de recherches en laboratoire, expérimentations en situation réelle, analyses de cas, discussions démocratiques. L'équipe de formateurs est renouvelée chaque semaine par tirage au sort parmi les étudiants présents.

Contrôle des connaissances : auto-évaluation. Pour l'obtention de chacun des modules, l'étudiant définit les compétences qu'ils souhaite valider et fixe les critères de réussite. L'examen consiste dans un premier temps à participer en situation réelle à un geste éco-activant, suivi d'une discussion avec une commission composée des témoins de la scène volontaires pour boire un coup et échanger leurs adresses dans l'enthousiasme.

Durée des études : selon la disponibilité de l'étudiant.

Bibliographie : l'étudiant fournira la sienne qu'il partagera avec celles de ses camarades. Ouvrages anciens, même annotés, sont les bienvenus.

Inscription : auprès de votre ami le plus proche, auprès de votre amie la plus chère.

Frais d'inscription : un coquillage pour alimenter la collection de l'université.

Calendrier des inscriptions : maintenant.

Adresse de l'établissement : ici.

Programme des études :

Le programme est partagé en trois modules construits autour de situations complexes. Pour chacune d'elles, il s'agit :

d'en explorer les possibilités subversives,
d'en imaginer les conditions de réalisation,
d'en évaluer les risques,

de les expérimenter en situation réelle et d'en analyser les effets à court, moyen et long terme,

de caractériser leur contexte d'émergence pour les replacer dans une perspective historique des luttes sociales dont les concepts intégrateurs seront réaménagés à l'intérieur d'une éthique de l'action,

d'assurer la transmission des savoirs,
d'en faire naître de la bonne humeur.

re DE ICI ET Là

Pas de côté, (re)Pas de quartier.

«On nous dit : «Le bonheur, c'est le progrès ; faites un pas en avant.» Et c'est le progrès mais c'est jamais le bonheur. Alors, si on faisait un pas de côté, si on essayait autre chose ?

Si on faisait un pas de côté, on verrait ce qu'on ne voit jamais.

Si on faisait un pas de côté, au lieu de sonner chez soi, on sonnerait chez le voisin.

– Monsieur ?

– Bonsoir, je suis votre voisin. J'ai jamais osé vous parler alors j'ai pensé que ça pourrait peut-être commencer ce soir. Ce serait trop stupide de cohabiter sans se connaître.

– Ben, entrez.» (Extrait de L'An 01 de Gédé)

À Toulouse, dans les années 90, un Fabuleux Troubadour du nom de Claude Sicre, amoureux de sa ville et de son quartier, Arnaud Bernard, s'est fait la même réflexion : si on faisait un pas de côté, vers l'Autre, non pas au bout du monde, mais déjà simplement au bout de la rue, vers celui que je croise tous les jours dans l'escalier et que je connais pas, vers celle que je rencontre quotidiennement à la boulangerie et que je n'ose pas embêter, vers tous ceux que je considère d'habitude comme les voisins les pires qui soient.

Il fallait trouver un prétexte mais quelque chose de visible, de revendiqué, d'affirmé, qui reste ouvert aussi à ceux de passage, adoptés par le quartier pour une heure ou un mois.

Et si on mangeait tous ensemble, là, en pleine rue, même (surtout !) si ça bloque la circulation, si ça rend curieux les passants, si ça permet la discussion du pourquoi et du comment ?

L'idéal c'est d'en parler au plus de monde possible, notamment aux commerçants du coin, de prévoir le repas un soir, veille de jour férié et surtout de faire en sorte de ne pas rester entre soi le jour dit, mais de se découvrir pendant ce repas ensemble où tout le monde met la main à la pâte. Le plus important, c'est de faire à sa sauce, d'adapter ensuite aux gens, au quartier, aux idées nouvelles pour éviter la récupération, l'institutionnalisation, le côté «autorisation donnée au bon peuple de s'amuser».



Comment faire du H.O.U avec du n.e.u.f ?

RENCONTRE AVEC LUC DOUILLARD, MILITANT ET FONDATEUR, NOTAMMENT ET ENTRE AUTRES, DE NEUF (NANTES EST UNE FÊTE). EN TANT QU'ÉTUDIANT PERPÉTUEL DE L'ULIL, IL TÉMOIGNE.

Après les rencontres citoyennes de l'après 6 mai, on a invité les Nantais, le 31 décembre, à se présenter à l'aéroport pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs en réaction à la déclaration du préfet qui voulait tenir les quotas d'expulsions de sans-papiers, y compris le 31 décembre.

On s'est dit qu'à une déclaration comme ça assez provocatrice, les associations de défense des immigrés auraient dû réagir, mais tout le monde était en vacances. Alors, on s'est dit : «On le fait». Il n'y a pas d'énergie perdue en décisions, c'est décidé comme ça, entre deux ou trois copains. On a lancé l'information sur des listes de diffusion et on était une petite cinquantaine. Ça montre un peu comment on fonctionne. On ne veut pas de grandes réunions, pas d'enjeu hiérarchique, pas de subventions et plutôt que des cotisations, on lance parfois des souscriptions extraordinaires.

À L'origine

Depuis le départ, il y a une constante : on voulait sortir du militantisme en faisant des choses un peu surprenantes, là où on ne nous attend pas, avec un langage, un style provocateur... dans le bon sens du terme, pour provoquer la réflexion. On avait créé le HOU (Hors d'œuvre universitaire) pour faire des happenings au RU mais aussi avec des revendications politiques : on a même eu un élu au CROUS.

On a toujours fait du sérieux avec du pas sérieux, du drôle, du festif : par exemple, contre les compromissions d'un maire avec l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid, on a réveillé devant sa mairie, trois fois. Mais toujours avec l'envie de faire la fête gratuitement pour que les gens s'en emparent.

Les élections

En 89, pour les municipales, on a fait campagne avec une liste qui s'appelait : Nantes, C'est Capitale ! On avait des revendications comme rendre l'eau aux Nantais en retrouvant les rivières souterraines sous le bitume urbain. Le samedi, on interve-

nait dans la rue en hommes grenouilles, on avait même amené un voilier au centre-ville et on en profitait pour demander leurs doléances aux gens.

Et puis dès la parution des résultats, on a distribué un journal qui titrait «Ayrault élu !» avec tout son programme à l'intérieur.

En 95, autre liste. On l'a appelée : Nantes Est Une Fête avec 109 propositions dont une issue de la Déclaration des Droits de l'Homme : le droit pour tout citoyen, à tout moment, de consulter les comptes publics. On a milité pour d'autres droits de l'homme comme un SMIC mondial – mais pas du jour au lendemain bien sûr – ou le tirage au sort des représentants à l'assemblée. Mais les appareils des partis sont trop frileux ou trop lourds pour reprendre ce genre d'idées.

ET PUIS TOUJOURS La fête...

En 97, on lance les réveillons la veille du premier mai, mais à Paris devant la Bourse ; ouverts à tout le monde mais sans récupération politique ou économique. Surtout, on voulait que les Parisiens se réapproprient l'idée mais on n'a jamais trouvé de relais alors qu'on leur disait : «Prenez ! C'est cadeau !».

On l'a tenu sept ans mais beaucoup se méfiaient, même certains journaux, du fait que ce soit gratuit. Alors on a lancé l'idée par Internet partout dans le monde et des gars l'ont repris à Montréal.

La fête des Langues

En 2000, on avait vu dans le journal que Toulouse le faisait : on a pris contact avec Escamibar, l'association sur place, qui nous a dit : «Vous voulez le faire ? Allez-y, c'est fait pour ça mais faites attention à l'égalité complète entre les langues et que ça se passe à ciel ouvert.»

Et là encore pas de subventions, parce qu'on ne voulait pas passer notre temps à monter des dossiers, à rencontrer des décideurs les uns après les autres. On a apporté les tables les premières années mais les associations elles-mêmes étaient plutôt contentes de pas avoir de subventions. Et il y a deux ans, la mairie en a parlé dans le journal municipal : nous, on a insisté pour qu'ils précisent qu'on ne touchait rien d'eux. D'ailleurs, je cherche à réunir toutes les associations qui sont dans ce cas. On aurait plus de poids, non ?



journée entière. Mon baptême du feu. Je n'avais jamais vu autant de policiers, je ne pouvais pas prétendre être un touriste égaré.»

LE SEUL TRUC QU'ON ÉTAIT PAS ENCORE, C'ÉTAIT ANTIPODISTES

«Faire un fanzine était le point de départ pour faire partie du réseau balbutiant de l'underground musical, des gens sur la même longueur d'onde. Au début ça parlait surtout de musique et petit à petit la politique s'est imposée : anarchisme, situationnisme, et le cortège de nos diatribes anti (sexisme/racisme/spécisme/...).

On était donc un petit groupe de copains et on apprenait à faire un journal avec une vieille machine à écrire, de la colle, des ciseaux et le tout photocopié là où ça coûtait le moins cher.

Les zines étaient ensuite distribués lors de concerts, de manifs, déposés chez les petits disquaires, dans certains bars et lieux de vie alternatifs. L'excitation venait aussi de cette idée d'internationale underground, on correspondait avec des gens en Italie, en Allemagne, au Canada, en Angleterre. On troquait nos productions contre des cassettes ou d'autres fanzines, des petites distributions se mettaient en place. Je me rappelle très bien quand les

premières cassettes des pays de l'est sont arrivées... ça a été une sacrée leçon d'humilité : être punk dans un pays communiste...

Mon premier choix vraiment politique a été de renoncer à la viande, j'avais tellement d'infos sur les lobbies agro-alimentaires que je ne pouvais décemment plus manger un animal mort. Là-dessus, les pays anglo-saxons étaient largement plus évolués.»

« QUITTE À ÊTRE FICHÉ... »

« En 86 il y a eu des manifs contre la réforme Devaquet, on était un petit groupe à vouloir en découdre. J'étais prêt. Le pacifisme me posait un problème, après tout, on écoutait de la musique de révolte, de combat, des groupes qui appelaient clairement à l'insurrection contre l'état, alors, est-ce qu'on continuait à jouer au tarot pendant que les voltigeurs tuaient Malik Oussebine, pendant que les keufs vidaient les squatts, pendant que les skins descendaient dans les concerts pour taper sur tout ce qui bougeait ? Donc j'y suis allé. »

«Fin des années 80, la scène alternative franchouillarde était devenue ennuyeuse comme un dimanche après-midi, beauf sur les bords, les cliques se chichaient pour des histoires d'attitude et de thune. Je faisais pas mal de service d'ordre sur les concerts, les festivals, j'ai croisé des autonomes. Certains avaient pris part à des actions violentes fin des années 70, j'ai appris beaucoup de choses sur cette époque... ainsi que quelques techniques de close-combat. J'avoue que j'étais fasciné, j'ai changé à cette période-là, toutes ces situations de tension lors de manifestations ou de sabotages, me procuraient plus d'adrénaline que n'importe quel concert, en fait la scène musicale, ce petit monde de poètes me prenait la tête. Je voulais être au plus près de mes convictions quitte à être fiché, après tout, nous l'étions tous déjà. »

AINSI SQUATTE-T'IL !

«Squatter m'a permis de m'investir à fond dans un projet politique, chaque ville a des locaux vides en nombre qui se détériorent tandis que leurs propres spéculent. De mes années de fanzine j'avais gardé des guides pratiques pour ouvrir correctement un squatt. C'était souvent des expériences éphémères mais intenses, actes de ré-appropriation, de contestation, de détournement. Certains bâtiments étaient les simples apparts qu'aucun d'entre nous n'aurait pu louer, d'autres des lieux collectifs autogérés, que nous faisons vivre par des concerts de soutien, la mise en commun de nos maigres ressources, des débats, des cantines végétariennes. Il y a eu toutes sor-

Les yeux grand ouverts

1^{re} INTERNATIONALE PUNK

« Tout a commencé avec la musique. Je me souviens de tenir dans les mains un 45 t de Crass, Bloody Revolution, pochette dépliante, esthétique choc, ça sentait l'encre, offensif comme un cocktail molotov. C'était pas un groupe punk, pas même un groupe rock, c'était autre chose et les gens qui gravitaient autour étaient eux aussi autre chose : des activistes, squatters, militants anti-nucléaires, pacifistes, saboteurs... Inquiétant et inspirant à la fois.

J'ai acheté les vinyls de Crass et de leurs potes, ils faisaient tout eux-mêmes et vendaient ça au prix coûtant, chaque disque était un manifeste, un concentré de propagande anar, violent, cru, malsain, les yeux grand ouverts sur la réalité de ce système. »

«En 1983 j'ai participé à la manif "Stop the city", blocage du cœur économique de Londres par un groupe d'activistes issus de la mouvance Crass/Conflict, époustouflant coup de force ; punks, hippies, anars, freaks de tout poil s'organisent et foutent le bordel au cœur de l'empire économique pendant une



tes d'expériences autour de la gratuité, de l'écologie, de la diffusion d'information alternative. C'était une période intense, mais on était toujours sur le qui-vive, c'était mentalement épuisant. »

grosse fatigue

« J'ai commencé à déprimer, la ville me sortait par les yeux, dans les derniers squatts je ne voyais plus qu'un vaste zoo, les discussions interminables, l'apathie générale en attendant l'arrivée des keufs et puis les petits jeux de pouvoir, les problèmes d'alcool, de came. Les



m'a fallu admettre que je n'étais investi d'aucune mission. Après toutes ces années passées de collectifs contestataires en communes autogérées, espaces de l'entre-soi sans amour, sans futur, je me retrouvais seul face à moi-même. Je me suis effondré.

C'est des paysans de la ferme voisine qui m'ont sorti de ma torpeur, ils m'ont parlé de leurs champs contaminés par des OGM. Ils projetaient une action non-violente pour attirer l'attention de l'opinion publique. Je me suis retrouvé une faux dans les mains, aux côtés de militants de la Confédération Paysanne, de gens ordinaires, des jeunes, des vieux, plutôt écolos mais pas seulement. Une vraie secousse, comme celle qui, 25 ans plus tôt, m'avait fait emprunter une autre route.

Je découvrais que l'on pouvait se rassembler dans une lutte au-delà des idéologies ou des croyances personnelles. Les discussions politiques étaient vives mais il y avait aussi un sens de la fête et une simplicité qui m'ont aidé à remonter à la surface.

Aujourd'hui, je continue à désobéir car je ne sais pas vivre autrement. »

¹ de 1991 à 1995 (Ndlr)

² Sur cette période confuse, difficile à retranscrire ici, notre interlocuteur nous a livré quelques bribes désordonnées de son parcours, communauté dans le sud de la France, implication dans différents groupes d'action : protestations anti-nucléaire en Allemagne, sabotages dans la vallée d'Aspe aux côtés de Pétetin, vandalisme anti-pub, destruction de laboratoires, affrontements contre les forces de l'ordre « en marge » de diverses manifs altermondialistes. (Ndlr)

engueulades devenaient de plus en plus fréquentes, certaines phrases ont été définitives. En suivant notre logique on s'était coupés du monde, on avait passé des années à se définir en réaction contre le système capitaliste mais on n'avait pas avancé d'un pouce, frustrés que rien de vraiment décisif n'arrive. »²

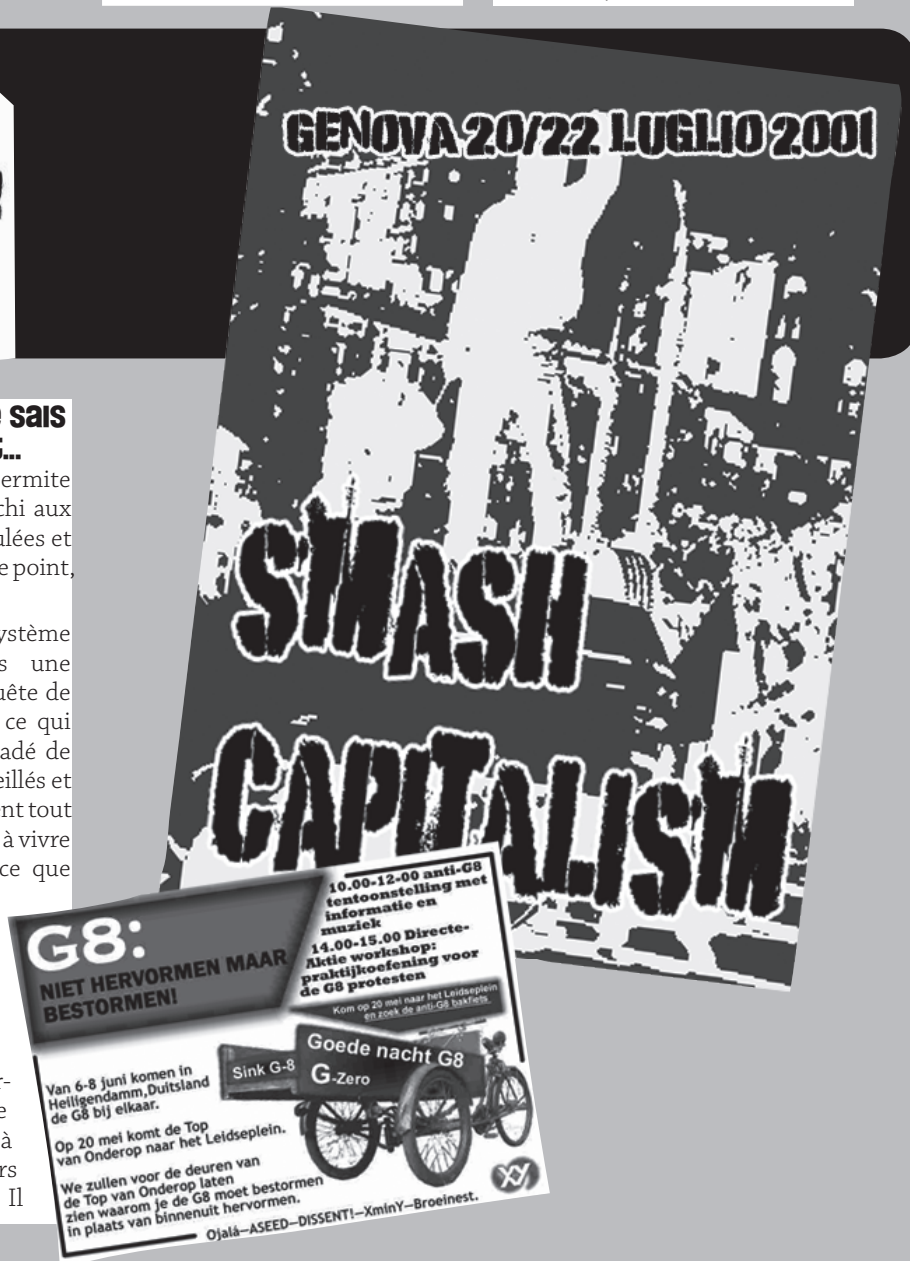
« En juillet 2001, j'ai rejoint le rassemblement anti-G8 à Gênes. Au vu de la forte mobilisation j'étais gonflé à bloc, je traînais avec quelques activistes italiens et nous avons rejoint un groupe du Black Bloc et marché vers la zone rouge. Il y a eu un peu de casse et au fur et à mesure que nous avançons, la présence policière se faisait de plus en plus importante. Les détails de cette triste journée ont été relatés par différents témoins. Ce que je sais, c'est que ma vie a basculé au moment où je me suis rendu compte que j'allais tuer un homme à coup de barre de fer. »

mais, monsieur, Je ne sais pas vivre autrement...

« Après Gênes, j'ai vécu en ermite à la campagne. Et j'ai réfléchi aux 20 années qui s'étaient écoulées et comment j'en étais arrivé à ce point, à cette colère aigre.

Croyant échapper au système capitaliste, je m'imposais une pseudo-clandestinité, en quête de pureté... Je désobéissais à ce qui me semblait injuste, persuadé de faire partie d'une caste d'éveillés et je ne comprenais pas comment tout le monde pouvait continuer à vivre normalement en sachant ce que nous nous infligions. L'action violente me paraissait être la seule issue pour ne pas me renier.

Mais loin de s'effondrer, en 20 ans, les murailles de Babylone s'étaient renforcées, nos gesticulations ne servaient que de prétextes à suréquiper la police en taser et caméras de surveillance. Il



ZONE D'AIQUILLAGE

Parce que vous avez soif d'un toit, des autres, d'aventures humaines durables, vivables, bio et non dégradables,

parce que pour survivre, ils sont 73 millions à dépendre d'un Programme alimentaire mondial aujourd'hui sous perfusion,

parce que nous ne savons plus très bien si la culpabilité nous nourrit, si nos rêves mangent bien 5 fruits et légumes par jour et si notre soif d'utopies est insatiable,

parce que la faim ne nous guette pas encore vraiment mais que

la cueillette nous fait toujours de l'œil,

parce que nous continuons d'éventrer les poules croyant nous rassasier d'or, parce qu'ON A TOUS FAIM,

réunissons-nous autour d'histoires sucrées-salées, de nos questions de repus, de vos écrits d'affamés, de vos soifs, de nos dépendances, de nos envies, de vos bombances pour un banquet printanier !

Envoyez vos contributions sans attendre (avant le 31 mai).

Nous lirons, nous regarderons, nous vous appellerons, nous en discuterons avec vous.



FAIM DE PARCOURS ?

ÉTÉ 2008

VOUS REPRENDREZ BIEN UN BOUT DE CHEMIN ?

L'équipe à géométrie variable de D'après l'Égaré a besoin de relais, chez vous et partout :

Distributeur : vous commandez d'avance un nombre d'exemplaires à votre convenance que vous revendez ou échangez dans votre entourage, vous assurez le suivi des dépôts-vente.

Haut-parleur : Vous parlez du journal sur votre radio locale, dans votre journal lycéen, votre réseau associatif...

Contributeur : le thème du numéro à venir vous inspire, vous connaissez quelqu'un que ce thème inspire davantage, vous

avez vent d'une histoire susceptible de nous intéresser...

Souscripteur : vous soutenez l'équipe de D'après l'Égaré en vous abonnant, en abonnant des amis ou en faisant un don.

Flâneur : vous connaissez une librairie, une médiathèque, un lieu de diffusion culturelle où nous pourrions nous plaire.

Noceur : la sortie d'un numéro de D'après l'Égaré vous semble une bonne occasion de faire la fête et vous vous y entendez pour organiser un événement convivial où pourront se rencontrer l'équipe du journal et ses lecteurs.

Si vous avez des fourmis dans les jambes de la tête, du temps à nous consacrer, soyez les bienvenu-e-s.

au fait...

Dans notre numéro précédent, nous adressions à Jacques Attali une question ouverte pour lui demander si, selon lui, les élites du futur lui ressembleront. Nous la lui avons envoyée chez son éditeur, sur son blog, sur son site perso. Pas de réponse.

Dans La musette De L'égaré

Quelques pages, qui de près ou de loin, d'une façon ou d'une autre, ont nourri ce numéro :

Comment le capitalisme nous infantilise ? Benjamin Barber, Fayard

Abécédaire de l'engagement, Miguel Benasayag, Bayard

De la propagande. Noam Chomsky, entretiens avec David Barsamian, 10/18

Le sang nouveau est arrivé, l'horreur SDF, Patrick Declerck, Gallimard

À toi qui n'es pas encore né(e), Lettre à mon arrière-petit-enfant, Albert Jacquard, Calmann-Lévy

Propaganda, Comment manipuler l'opinion en démocratie, Edward Bernays, préfacé par Normand Baillargeon, Zones

Petit cours d'auto-défense intellectuelle, Normand Baillargeon, Lux

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier, Stig Dagerman, Actes Sud

L'île des condamnés, Stig Dagerman, Agone

Le refus de parvenir : Misère de l'école, utopies éducatives, Revue Marginales

Le livre de sable, Jorge Luis Borges, Folio Gallimard

Les fleurs du mal, Baudelaire, Flammarion

Sur le web : **infokiosques.net** (particulièrement le texte d'Hakim Bey TAZ : **Zone Autonome Temporaire**) **utangente.free.fr**

en anglais : **www.republicart.net/disc/artsabotage**

www.clownarmy.org
www.killfromtheheart.com

abonnement : 1 an, 4 numéros : 8 €

NOM :

Prénom :

Adresse :

Mél :

- ☐ J'apporte à D'après l'Égaré un soutien de€
☐ Je m'abonne à D'après l'Égaré et je vous joins un chèque de 8 €
☐ Je commande x exemplaires du n° 4 de D'après l'Égaré : ... x 2 € + frais de port : 4 € = €

anciens numéros :

- ☐ Zéro : épuisé
☐ Un : L'Émoi du Moi nous noie (2 €)
☐ Deux : Faire Ensemble, pas faire semblant (2 €)
☐ Trois : L'urgent ne fait pas le bonheur (2 €)

Les chèques sont à libeller à l'ordre de : L'Astrolabe du Logotope

«D'après l'Égaré» est une publication trimestrielle de l'Astrolabe du Logotope, asso loi 1901.

10 rue du Cimetière, 44620 La Montagne
le-logotope@orange.fr - 06 13 77 07 02

Étaient présents ailleurs :

Florent Rouaud, Joël Person, Fabrice Marchal, Élodie Loquet, Gaëlle Gouëdic, Jérôme Gaborit, Michel Decha, Clémence Bourdaud, Maud Biron, Éric Mouton, Éric Balssa.

Directeur de la publication : Éric Balssa

Dépot légal : à parution

ISSN : 1955-0316

Imprimé à 500 exemplaires sur papier recyclé par La Contemporaine, 44985 Ste-Luce-sur-Loire

Prochaine parution : le n° 5 été 2008